

ÉCRITURE, SEXE, BISEXUALITÉ

« Il y a un niveau de toute écriture où l'on ne peut décider *qui parle...* seul parle quelque chose qui est comme l'*oblique* de tout sujet. »

R. BARTHES.

« Un homme n'écrit pas comme une femme, ne parle pas la même langue. Écrire n'est pas une profession ni un jeu; c'est une activité totale du corps. »

J. M. G. LE CLÉZIO.

« ... Un beau dialogue de sourds est ici en perspective. »

J. GRACQ.

Les spécialistes nous en avertissent : le sexuel n'est pas une catégorie linguistique¹ et le neutre ne peut être pris directement dans une structure sexuelle². Bien plus, tel un tableau, « l'écriture est sans envers et — nous dit-on — c'est en vain que l'on prétend la tourner pour voir ce qu'il y a derrière ». Quant aux psychanalystes ils sont censés — jusqu'à plus ample élaboration — considérer le textuel comme le produit toujours quelque peu mystérieux³ d'une alchimie psychique déssexualisante et neutralisante. De par les effets de la sublimation, les pulsions en jeu dans la genèse d'une écriture connaissent, chacun le sait, une destinée libidinale entièrement nouvelle. Par une rencontre inattendue, linguistes et psychanalystes verraient donc leurs conclusions concorder selon la commune récusation d'une quelconque « sexualisation » du domaine de l'écriture en tant que tel et selon une commune assignation

1. T. Todorov, *Théories du symbole*, éd. du Seuil, 1977.

→ 2. R. Barthes, « Masculin, féminin, neutre », in *Mélanges offerts à C. Lévi-Strauss*, Mouton, 1970.

3. F. Pasche, « L'Art et le syndrome », *Rev. franç. psychanal.*, 1977, n° 3.



de la littérature au genre neutre. Par quoi les liens avec l'inconscient ne se trouvent aucunement rompus : Freud n'en a-t-il pas désigné la part majeure comme le Ça? Les liens de l'écriture avec la sexualité en particulier ne sont pas rompus car on peut déclarer n'avoir pas conscience d'écrire en qualité d'homme ou de femme, voire dénier un sexe ou une qualité sexuelle à un écrit quel qu'il soit, tout en reconnaissant que le sexe joue dans la littérature un rôle aussi obscur que déterminant¹.

Nous voilà ainsi induits à recourir à l'idée d'une dynamique antisexuelle, antiérotique, dans le processus de création textuelle et renvoyés aux notions d'antagonisme intralibidinal, de narcissisme négatif, de pulsion de mort – et de meurtre – en tant que moteurs primordiaux de l'acte d'écrire et que facteurs décisifs dans la sublimation littéraire. Qu'une interrogation portant sur la relation du sexe et de la sexualité avec l'écriture suscite un appel à la négativité, tendant finalement à substituer l'opposition vie-mort à la dualité masculin-féminin, est un indice de la radicalité du conflit supposé sous-tendre l'activité littéraire et plus largement toute écriture. Un indice également du malaise engendré par la bisexualité, celui-là même qui, peut-être, contribuait à ce que Freud en 1915 ne comptât point la polarité masculin-féminin parmi les grandes polarités dominant la vie psychique². Il est vrai qu'avec tous ceux qui, à sa suite, subordonnent l'« opposition » masculin-féminin à l'opposition majeure znié-ir animé, il obéissent inconsciemment au génie des langues indo-européennes où « l'opposition majeure de l'animé et du neutre est marquée morphologiquement dans la structure même du nom, [du substantif]; celle du masculin et du féminin n'apparaissant qu'au niveau subsidiaire de l'attribut³ ». Mais, ainsi que Barthes lui-même en fait la remarque riche de conséquences, il existe un contraste entre le statut linguistique du neutre – aussi bien que du passage du masculin ou du féminin au neutre – qui a valeur de désanimation, et son statut psychologique, mythologique pour ainsi dire, qui a valeur de déssexualisation. La sensibilité ne suit pas la grammaire et la philologie. Il n'en résulte pas que la vérité de la sensibilité, et pour nous ici celle de l'écrivain, prévale sur celle de la langue mais que coexistent au moins deux vérités : celle de l'écriture et celle de l'auteur. Penser, avec Barthes, que le moment de vérité de la littérature coïncide avec la soumission obligée aux marques graphiques me paraît impliquer l'hypostase du langage et, au-delà, des lois de structure considérées isolément. Ainsi fait-on de l'« empire des signes » un empire dans un empire alors qu'aucun texte ne saurait avoir d'existence absolue, par soi. Un excès inverse conduirait l'analyste, sous l'emprise d'un psychologisme inavoué ou triomphant, à subordonner les contraintes linguistiques et l'autonomie partielle de fonctionnement des textes à telle ou telle

→ 1. M. Robert, in *La Quinzaine littéraire*, août 1974, « Les femmes ».

2. S. Freud, « Pulsions et destins de pulsions », in *Métopsychoanalyse*.

3. A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Champion, 1948.

dialectique des pulsions et des défenses. N'est-il pas plus satisfaisant de conjoindre les deux discours — et ceux-ci encore avec bien d'autres —, étant donné que « chaque société, chaque culture possède un ensemble de discours, dont on peut former la typologie, [et qu'il n'y a pas lieu de condamner l'un au nom de l'autre (autant traiter la glace d'eau déviante, disait Richards »¹). Ce pluralisme, le meilleur recours contre les ravages du terrorisme intellectuel, devrait dépouiller de ses résonances passionnelles la question de la spécificité d'une écriture féminine en même temps que nuancer et relativiser les réponses que, d'un point de vue particulier, on peut tenter de lui apporter.

*

L'expérience et la réflexion psychanalytiques peuvent-elles permettre d'y voir plus clair dans la problématique du « sexe de l'écriture », donner l'espoir de dépasser le dialogue de sourds que prévoyait Julien Gracq à son propos et qui tend à s'alourdir toujours davantage? D'aucuns estiment que la compétence de l'analyste en l'occurrence touche principalement les ressorts cachés du désir d'écrire et de ses achoppements, les valeurs symboliques et les significations inconscientes de l'écriture, à commencer par la gestuelle de l'inscription, certains aspects psycho-affectifs obscurs du processus créateur et, de façon plus aléatoire et plus aventureuse, l'interprétation de ses résultats : les œuvres. Ce ne serait notamment qu'aux stades d'élaboration précédant l'autonisation du texte qu'il serait possible de tenter une caractérisation différentielle des écrivains — et des « écrivains » — en fonction du sexe². Est-ce un homme, est-ce une femme qui est l'auteur de ce poème, de ce roman, de cette comédie, de ce fragment inclassable? Alors que, disposant du manuscrit, un graphologue expérimenté répondra avec un faible risque d'erreur, le psychanalyste, lui, pourra-t-il faire la preuve de la validité de ses ressources propres et de leur supériorité par rapport à l'intuition commune? Rien n'est moins certain. Alors qu'un Winnicott est capable, au travers d'une voix d'homme, d'entendre s'exprimer une fille³, d'où viendrait notre incapacité à détecter le sexe d'un auteur en dépit de l'écran de la neutralisation et de l'anonymat? D'une différence foncière entre la parole et l'écriture, entre situation d'écoute analytique et situation de lecture, fût-elle analytiquement orientée. D'une bien autre distance par rapport aux émergences pulsionnelles et fantasmatiques, d'une différente perspective quant à la réalité; d'un statut et d'une valeur fonctionnels distincts de la métaphore et du symbole. Une chose est de se trouver pris dans le champ dialectique transférentiel

1. T. Todorov, *op. cit.*

→ 2. E. Lemoine, « Écrire », in *Sorcières*, n° 7, printemps 1977.

3. D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

et contre-transférentiel, une autre d'être projeté dans la dimension transnarcissique de la littérature.

Une remarque de simple bon sens paraît à ce moment nécessaire. Dans la question : « L'écriture a-t-elle un sexe? » et dans l'assertion « Une femme n'écrit pas comme un homme », le mot et la notion de sexe font souvent l'objet d'une condensation qui s'ignore. Ce n'est pas que celle-ci soit sans fondement mais elle risque de créer des malentendus. Je veux parler de l'amalgame de la réalité biologique (et anatomo-physiologique) du sexe avec sa réalité psychique (désignée dans le vocabulaire analytique courant comme sexualité ou psychosexualité). Une telle condensation va de pair avec la méconnaissance ou la sous-estimation de la dimension inconsciente de la sexualité ainsi que des facteurs intrapsychiques en jeu dans son rapport à l'écriture. Tout se passe alors comme si le fait d'être femme éclipse le fait de la bisexualité féminine et pareillement pour l'autre sexe, d'autant que l'on tient alors le phallocentrisme et le phallocratisme pour responsables de l'assujettissement spontané des écrits féminins des temps passés aux normes d'une logique unitaire, à des principes de liaison et d'organisation — du langage, de la pensée — prétendument d'origine et d'essence masculines¹. « Le désir de la femme ne parlerait pas la même langue que celui de l'homme et il aurait été recouvert par la logique qui domine l'Occident depuis les Grecs² ». Celle-ci, toute-puissante pendant vingt-cinq siècles, lui aurait fermé l'accès à la représentation et lui aurait rendu impossible une élaboration, une transposition spécifique, des représentants des objets et des buts pulsionnels féminins. Ainsi Derrida est-il, bon gré mal gré, enrôlé sous la bannière de nos nouvelles pétroleuses. On serait parfois tenté de penser que, jusque dans leurs implications esthétiques, les discours féministes contemporains trouvent dans la puissance d'une intelligentsia agissante et la fascination qu'exercent les nouvelles utopies tout à la fois la caution et la dénégation d'une revendication phallique et homosexuelle exacerbée. Aveuglé par le militantisme, on va jusqu'à définir la conception freudienne de la féminité — dont par ailleurs les insuffisances ne font plus guère question aujourd'hui — par l'équation : absence de pénis = castration, alors que cette assimilation, comme J.-B. Pontalis l'a opportunément rappelé³, n'est que le produit d'une théorie sexuelle infantile.

Ce n'est qu'à la condition de faire droit à une définition non restrictive de la sexualité, celle qui inspire les *Trois Essais*, ce n'est par ailleurs qu'en refusant de suivre les analystes qui travaillent à déssexualiser le champ psychanalytique en nous imposant le deuil de notre hystérie et de notre bisexualité⁴ que la question de

→ 1. L. Irigaray, *Spéculum de l'autre femme*, éd. de Minuit, 1974.

2. L. Irigaray, *Ce sexe qui n'a pas de nom*, éd. de Minuit, 1977.

3. J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977.

4. D. Braunschweig et M. Fain, « Du démon du bien et des infortunes de la vertu », N. R. L.



l'écriture féminine pourrait connaître une approche plus sereine et moins unilatérale. Si fondée que soit l'insistance actuelle sur la présence du corps dans l'écriture, il n'en demeure pas moins que la littérature, plus encore que la peinture, est « chose mentale ». Ce sera donc surtout la sexualité psychique qui s'y traduira. Une telle affirmation ne suppose aucune allégeance à un quelconque dualisme ontologique mais s'accorde avec la constatation que nous n'avons jamais affaire, en tant qu'écrivain ou que lecteur — à l'instar de l'analyste et de l'analysant —, je ne dirai pas : qu'avec du représentable, désignation trop étroite; nous n'avons affaire qu'avec de la signifiante s'arrachant à de l'insignifiant, qu'avec plus de signifiante se dégageant du moins significatif.

C'est en quoi parler du sexe de l'écriture est manifestement provocateur. Provocation qui, certes, a sa fonction : celle de nous rappeler l'ancrage somatique et sexuel de toute expression humaine, provocation néanmoins dans la mesure où l'on feint d'oublier la métaphore : on pose les problèmes de la relation de l'écriture au désir et au plaisir sexuels, à la différence anatomique des sexes, à la bisexualité comme s'il n'y avait pas médiation et transformation. On ne s'interroge pas sur ce que deviennent la virilité et la femellité quand elles se transposent en masculinité et en féminité; à plus forte raison, on ne se pose pas la question de savoir ce que devient à son tour, par exemple, la féminité quand elle connaît une métaphorisation seconde au cours même du travail d'écriture et, préalablement, au cours de l'établissement, chaque fois particulier, de ce qu'on pourrait appeler (par analogie avec l'exigence de figurabilité dans la genèse onirique) les *conditions de la scriptibilité*. Cela serait cependant l'un des objectifs d'une psychanalyse de la création littéraire, plus généralement de la production textuelle. Hors de portée — et hors de visée surtout — des écrivains. « Tantôt dans la création, déclare E. Jabès, c'est l'élément féminin qui domine, tantôt c'est l'élément masculin. Ils sont en nous cependant à tel point fondus l'un dans l'autre que nous ne pouvons les dissocier sans risquer de nous perdre¹. » Ce poète fait donc d'une bisexualisation poussée (selon le terme que j'ai adopté ici même²) l'une des conditions de la scriptibilité. Toutefois un point de vue différent peut être soutenu : « S'il y a dans la bisexualité... des conditions propres à favoriser la création, c'est grâce à une tension conflictualisée entre tendances masculines et tendances féminines, lesquelles imposent à l'appareil psychique un travail original... précisément parce qu'elles ne sont pas intégrées à un niveau suffisant³. » Qu'il s'agisse d'un effort en vue de l'intégration de la bisexualité psychique ou d'un de ses effets — à mon sens les deux cas se produisent —, la différence demeure toujours présente. L'écrivain semble toujours travailler sur fond de scène

1. E. Jabès, in *La Quinzaine littéraire*, numéro cité.

2. C. David, « Les belles différences », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 7, 1973.

3. M. de M'Uzan, *De l'Art à la mort*, Gallimard, 1977.

primitive. Dans l'acte d'écrire comme dans l'acte sexuel, n'y aurait-il pas toujours au moins quatre personnes?

C'est un sujet masculin-féminin qui écrit, — et qui lit. Quelles que soient les contraintes neutralisantes du langage graphique et du processus de sublimation, si élaborée que puisse être la bisexualisation, il s'en retrouve inmanquablement quelque chose. Des indices, des marques, que la critique psychanalytique, sinon le linguiste, pourrait scientifiquement relever puis étalonner? — C'est peu probable et de toute manière pour quoi faire? Néanmoins, aussi neutre que puisse être l'écriture, elle laisse souvent filtrer quelque chose qui a rapport au sexuel et qui se donne à entendre confusément comme tel. Il est concevable que tout texte représente un mixte unique, sans doute indissociable, une concrétisation singulière au sein du spectre indéfini des combinaisons graphiques personnelles possibles. Entre la formule psychosexuelle d'un auteur et le style ou le ton qu'on lui connaît et par quoi il devient, entre tous, reconnaissable si son écriture existe, il y a une relation très complexe mais sans nul doute très étroite. Selon une vue plus globale, étant donné la dissymétrie de la bisexualité de l'homme par rapport à la bisexualité de la femme — conséquence tout ensemble de différences précoces — présexuelles, suggère A. Green¹ — dans l'organisation et l'évolution libidinales du garçon et de la fille, de la destinée œdipienne de chacun d'eux et de leur vécu psychosexuel spécifique ultérieur, on a tout lieu de penser que cette dissymétrie se retrouve également, sinon dans les modalités de l'écriture proprement dite, du moins dans leur aura et leurs résonances. C'est là qu'il faudrait apprécier et discuter les arguments linguistiques et psychanalytiques en faveur de la thèse de l'avènement exclusif et, pourrait-on dire, du règne du neutre en littérature. Mais mon propos n'est ici que de poser — de façon au reste lacunaire et désordonnée — quelques jalons en vue d'une recherche ultérieure. Qu'il me suffise de noter ici que la convergence des points de vue semble se révéler partielle et quelque peu fallacieuse. Il n'y a pas d'harmonie préétablie entre le règne des fantasmes — lui-même en rupture avec la tyrannie du réel — et l'empire des signes.

L'opposition vie-mort, pour fondamentale qu'elle soit, ne saurait effacer l'opposition « masculin-féminin, le modèle inconscient de toute opposition étant celui de la différence des sexes » (Rosolato). De toute manière, il y a lieu de reconnaître, parallèle et inverse au mouvement de déssexualisation, d'arrachement à l'Éros et de travail du négatif, un mouvement d'accomplissement libidinal métaphorique, d'expression sexuelle médiatisée. Nul doute que le narcissisme — le narcissisme de vie non celui de mort — joue un rôle prépondérant dans ces métamorphoses, chez la femme comme chez l'homme, quoi qu'en dise E. Lemoine-Luccioni qui avance qu'elle ne construit pas de systèmes, qu'elle ne fait pas école ni carrière, qu'elle évite

1. A. Green, « La sexualisation et son économie », in *Rev. fr. psychanal.*, 1975, n° 5/6.

toujours le phallicisme de l'écriture et rompt avec toutes les instances narcissiques¹. Au féminin comme au masculin, toute écriture est détour, les trajets seuls diffèrent. Si bien que, même aveu intrinsèque d'échec, même reconnaissance de la pulsion de mort, l'écriture se détache de l'échec et de la mort. « Tente-t-on d'écrire pour échapper à ce qui est écrit? » se demande un analyste appelant de ses vœux « une littérature faite par des hommes et des femmes en tant que tels, dans leur spécificité sexuée la plus exacte, sans compensation ni tromperie² ».

*

La féminité et avec elle le corps, par voie de conséquence le corps de la mère, se trouvent aujourd'hui constituer le foyer principal de l'immense et polymorphe question de l'écriture. Parmi tant d'illustrations qui s'offrent, je citerai, en raison de son caractère nuancé dans le dogmatique, cette remarque extraite d'une recherche menée par des femmes sur la jouissance féminine : « Écrire, pour une femme, ça peut se faire, nous semble-t-il, si elle accepte de reconnaître la marque du Nom-du-Père qui la situe dans l'ordre du discours *et* la permanence du lien à la mère qui *trouve* cet ordre du discours. Écrire, pour une femme, ça n'est peut-être pas écrire sur le corps de la mère mais avec son corps. Par là elle peut échapper à une écriture où elle tente de s'identifier à l'homme et aussi à l'enfermement dans le mirage d'une écriture-dite-féminine... On maintes femmes, capables peut-être par ce mirage, convaincues en tout état de cause d'avoir à conquérir, à forger leur langage, une écriture qui leur soit propre, ont ravivé et renouvelé un débat, on le sait, fort ancien. Mais, ce faisant, par le tour subversif et passionné de leurs manifestes et de leurs justifications, même les plus théoriques, elles tendent à attribuer à la situation et au rôle traditionnel de la femme dans la vie familiale et sociale un tel impact que la complexité psychosexuelle immanente à chaque être humain risque de s'en trouver méconnue, tandis que la conception des processus psychiques en jeu dans l'acte d'écrire et dans le travail d'écriture s'en appauvrit.

Ni ne peut-on, à mon sens, purement et simplement récuser comme sans objet ni possibilités d'approche la double problématique née de la confrontation de l'écriture avec les notions analytiques de sexualité et de féminité; ni non plus la confiner à ne représenter qu'un nouvel avatar sociopolitique — né pour une part de l'extension culturelle accélérée de la psychanalyse dans les pays occidentaux — de la querelle des sexes. L'insistance — qui n'est nullement le seul fait des femmes, — sur le corps, le corps féminin et la féminité, sur le « corps social » où les femmes s'insèrent, dans la remise en question du rapport de l'écriture avec la sexualité, n'appa-

1. E. Lemoine; article cité.

2. Anonyme, « Écriture et sexualité », in *Scilicet*, n° 6/7, 1976.

3. Anonyme, « Jouissance et division », *ibid.*



raît pas sans d'amples justifications. Pour autant il serait léger de faire graviter cette relation autour de cet unique centre et selon une perspective exclusivement réaliste. Je crois plus fécond et plus juste de considérer avec M. Montrelay¹ que « les livres des femmes parlent de cet imaginaire "féminin" que des hommes – entre autres, les poètes – possèdent. Ils en parlent alors que les analystes ne le reçoivent ni ne le pensent » parce que beaucoup d'entre eux regardent aujourd'hui l'imaginaire comme une sorte de sous-instance, « pur effet du symbolique... ce qui n'est pas prouvé ». La bisexualité psychique, toutefois, pourrait rapidement devenir une solution de facilité où se trouveraient dissoutes abusivement les difficultés insurmontées. Il ne faudrait pas en faire un nouvel asile de l'ignorance, un alibi ou la forteresse camouflée d'un idéalisme masculin ragaillard...

Qu'on admette ou non l'idée de neutralisation sublimatoire, il semble peu douteux qu'il y ait une trajectoire et des valeurs particulières dans l'ensemble du processus d'écriture (depuis le chaos de l'impensé jusqu'à la poésie métaphysique, en passant par maintes étapes successives d'élaboration psychique) selon qu'on est homme ou femme et selon la « formule psychobisexuelle » de chacun. Qu'on admette ou non en littérature la précellence de l'empire des signes sur le règne des fantasmes et sur la tyrannie du réel, il paraît difficile de nier *a priori* que s'y inscrivent des marques, si ténues et malaisément repérables qu'elles puissent être, de l'identité sexuelle et de la bisexualité psychique.

N'est-on pas ainsi conduit à penser que notre dynamique psychosexuelle, intersubjective aussi bien qu'interne, se transforme au gré de la dialectique fluctuante qui anime la création textuelle selon une alternance fondamentale – indéfiniment variée cependant – entre abandon et maîtrise, dépossession et possession, entre figuration et défiguration, écriture et silence, voire « dés-écriture »? Transformation qui ne pourrait jamais faire disparaître totalement les formes, les sources premières dont elle procède, qui laisserait donc perceptible un lien et une correspondance entre l'acte sexuel (avec toute sa complexité vécue) et si je puis dire l'acte textuel. C'est en tout cas ce que me donnait à penser, à l'occasion d'un lapsus qui m'a beaucoup réjoui, ce patient qui récemment me déclarait : « On m'a dit que vous étiez un spécialiste de la *sexualité* ! »

Au cours d'un entretien déjà ancien avec H. Nyssen, Marguerite Duras constatait : « Écrire c'est se laisser faire par l'écriture... je suis absolument sûre qu'écrire c'est se laisser faire par cette personne qui n'apparaît qu'à la table de travail, la visiteuse qui est : le livre². » Écrire c'est se livrer à la fonction magique de l'écriture

1. M. Montrelay, *L'Ombre et le Nom*, éd. de Minuit, 1977.

2. H. Nyssen, *Les Voies de l'écriture*, Mercure de France, 1969.

On aura bien entendu remarqué au passage l'indice de bisexualité : la visiteuse qu'est le livre. Sans trop s'avancer, on peut supposer qu'il est ici le rejeton du fantasme inconscient de la mère phallique.

« se laisser faire », « se livrer » [formules dont la connotation sexuelle est évidente et certainement délibérée], poursuit-elle, se laisser entraîner par cette sorte de pulsion *impersonnelle* en quoi elle consiste [la censure défigure l'incube inspirateur et l'anonymise, mais en s'attachant à sa généalogie on a quelque chance de le repersonnaliser] : « celle des mots sur les mots, du sens sur le sens... » Cette réponse, sans doute assez improvisée et donc libre et spontanée dans une large mesure, nous permet de saisir le passage au neutre et à l'impersonnel à partir du masculin-féminin et de percevoir la *persistance du lien* avec les origines personnelles et sexuées. Bien plus, le déterminisme verbal et la logique autonome du texte se présentent ici comme des dispensateurs de plaisir et des fécondateurs, des visiteurs psychosexuels masqués mais reconnaissables. La féminité de l'écrivain est sollicitée et satisfaite. Au-delà du cas présent, ces notations autorisent peut-être l'extrapolation : la mystique désuète de la Muse, l'idolâtrie mallarméenne du Livre, la sacralisation et la déshumanisation du langage ne seraient-elles pas diverses modalités de déguisement d'un appel érotique ou/et auto-érotique vibrant encore, malgré la sourdine de la sublimation?... Et M. Duras de conclure sa réponse : « Après je fais marche arrière. Je deviens lecteur, je deviens *mon* lecteur. Un écrivain doit être son premier lecteur. » Passage de la passivité — une passivité, on l'a perçu — qui est tout le contraire de l'inertie et de l'inhibition — à l'activité — une activité, chacun en a pu faire l'expérience, qui est indissociable d'une réceptivité, d'une disponibilité, dont on fait volontiers des connotations de la passivité... L'alibi du devoir (« un écrivain doit être son premier lecteur ») fait passer rapidement le plaisir auto-érotique, tout comme l'exigence artisanale du recul critique dissimule le plaisir sadique-masochique de se pénétrer soi-même — soi-même seulement? — afin de se « corriger ». Tout cet érotisme subtil concernerait-il exclusivement les processus psychiques en cause à l'exclusion des textes pris en eux-mêmes? J'en doute fort et une approche sémantique fine devrait pouvoir détecter les effets de la présence d'Éros avec leur spécificité générique. Le rythme, la musicalité, les hiatus entre le son et le sens, etc., selon toute probabilité attestent — sans doute de façon subliminaire — son influence.

Si délié et profond que soit le fragment d'auto-observation de M. Duras, le regard critique peut nous conduire encore plus avant : « S'il y a un rapport entre écriture et passivité, c'est que l'une et l'autre supposent l'effacement, l'exténuation du sujet : supposent un changement de temps : supposent qu'entre être et ne pas être (qu'on songe ici au chapitre v de *Jeu et réalité*...) quelque chose qui ne s'accomplit pas arrive cependant comme étant depuis toujours déjà survenu — le désœuvrement du neutre, la rupture silencieuse du fragmentaire¹. » En lui conférant une signification qui dépasse, en l'enrichissant et en la creusant, l'acception commune du mot passivité, « ce mot déconsidéré », dit-il, Blanchot parle en fait d'un aspect

1. M. Blanchot, « Discours sur la patience », in *Nouveau Commerce*, n° 30/31.

de la féminité. Non pas qu'on ait alors à revenir sur la contestation irrécusable de l'assimilation de la seconde à la première, mais pour en faire saillir d'indéniables et riches affinités. Au demeurant « il nous est très difficile — et d'autant plus important — de parler de la passivité car elle n'appartient pas au monde et nous ne connaissons rien qui serait tout à fait passif (le connaissant nous le transformerions inévitablement). La passivité opposée à l'activité, voilà le champ toujours restreint de nos réflexions ». Certes, la féminité, elle, appartient au monde — encore que... — et l'altitude de la pensée philosophique ne doit pas nous faire négliger le mondain où disparaissent les hyperboles et s'intriquent les différences.

L'investigation concernant le féminin se devrait de garder le contact à la fois avec les confins impensables de la passivité et avec la complexité concrète incernable de sa participation à l'humain quotidien sous la forme d'alliages. Encore ne faudrait-il pas oublier que la pensée du féminin, tout en ayant ses correspondances avec la pensée de la passivité telle que la propose M. Blanchot, ne lui est pas superposable et la déborde largement. Ce n'est pas parce que notre inconscient tend à mettre le féminin sous le signe exclusif du négatif et de la castration que la réalité, biologique et psychique, de la féminité s'y trouve incluse. Il y a *toute une dimension positive du féminin* qui, en dépit des excès de la subversion et de la polémique, tend à se déclarer et à se définir de mieux en mieux aujourd'hui. Il n'est pas certain toutefois que ce soit dans le champ du symbolique et en particulier dans le domaine de l'écriture prise en soi-même que la féminité positive se trouve le plus clairement et le plus densément représentée. Il est même à craindre que, le plus souvent, le noir de l'encre la reflète bien moins que la blancheur du papier...

CHRISTIAN DAVID

